

## Carlos Fuentes et l'identité nationale ou le jeu de l'autre

Florence Olivier

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Olivier Florence. Carlos Fuentes et l'identité nationale ou le jeu de l'autre. In: América : Cahiers du CRICCAL, n°21, 1998. Polémiques et manifestes aux XIXe et XXe siècles en Amérique latine. pp. 321-327;

doi : <https://doi.org/10.3406/ameri.1998.1396>

[https://www.persee.fr/doc/ameri\\_0982-9237\\_1998\\_num\\_21\\_1\\_1396](https://www.persee.fr/doc/ameri_0982-9237_1998_num_21_1_1396)

---

Fichier pdf généré le 16/04/2018

# Carlos Fuentes et l'identité nationale ou le jeu de l'autre

*A la mémoire de Louis Panabière*

**S'**agit-il bien ici d'une polémique autour de l'œuvre de Carlos Fuentes, d'une entreprise critique au ton si polémique qu'elle perd précisément sa valeur critique, ou d'un enfermement interprétatif ? Carlos Fuentes (sa personne et les textes dont il est l'auteur) déchaîne les passions — et ce n'est pas un vain mot — critiques de ses compatriotes au long du parcours de son œuvre, particulièrement lorsqu'il publie ses romans les plus ambitieux, un par décennie environ. Ainsi de *Terra Nostra* dans les années soixante-dix, de *Cristóbal Nonato* dans les années quatre-vingt qui n'ont toujours pas leur pendant dans les dix années en cours.

Nous prendrons comme point de départ la plus virulente de ces manifestations dites passionnelles. « La comedia mexicana de Carlos Fuentes » est un long texte d'Enrique Krauze, paru en juin 1988 dans la revue *Vuelta* dont il est le sous-directeur et Octavio Paz le directeur. L'article forme, assorti de deux notes sur *Cristóbal Nonato* signées respectivement par Adolfo Castañón et par Julio Ortega un dossier intitulé « Examen de Carlos Fuentes ». Un paragraphe de la rédaction de *Vuelta* justifie ainsi le choix du sujet :

Nos hemos ocupado en varias ocasiones de Carlos Fuentes, colaborador nuestro desde el principio y una de las figuras más importantes de la cultura hispanoamericana. Es claro que, más allá de los premios muy merecidos que ha obtenido en los últimos tiempos, la obra y la persona de Fuentes han provocado siempre opiniones encontradas en el ámbito de nuestra lengua y especialmente en México<sup>1</sup>.

Le texte de Krauze est qualifié plus loin d'*apasionada interpretación de una obra y una figura públicas* et le dossier de résultat d'une coïncidence.

Le prix Cervantès espagnol et le Rubén Darío nicaraguayen venaient en effet d'être décernés au romancier mexicain pour l'ensemble de son œuvre, d'où la qualité de contrepoint mexicain — et donc échappant censément à une attitude polémique vis-à-vis de l'opportunité de ces prix — que revendique le dossier de *Vuelta*<sup>2</sup>. Passions, personne ou figure publique et œuvre, frontières et, par conséquent, publics divers sont les termes dans lesquels s'inscrit l'article d'Enrique Krauze. Mais pour reprendre les termes de la rédaction de *Vuelta*, un autre espace

1. *Vuelta*, junio 1988, p. 16.

2. Enrique KRAUZE, « Nueva respuesta a Fernando Benítez », *La Jornada*, 21-7-1988, p. 3.

se dessine, un autre public encore, au-delà de la partition *ámbito de nuestra lengua/ México*, et non des moindres dans le registre des passions frontalières : celui du vaste public des lecteurs de l'œuvre de Fuentes aux Etats-Unis. En effet, le sous-directeur de *Vuelta* a affirmé avoir écrit son texte à la demande du *New Republic*, journal américain d'obédience néo-libérale<sup>1</sup>, pour un compte rendu de lecture de *Myself with others*<sup>2</sup>, petit livre d'essais de Carlos Fuentes rédigé en anglais et destiné précisément à ses lecteurs anglo-saxons. C'est d'ailleurs du chapitre autobiographique de ce livre : « *How I started to write* » que Krauze tire une grande partie des sarcasmes, finalement fort nationalistes, qu'il adresse à la « figure publique » du romancier.

Le texte de Krauze est une arme, un fusil à balles explosives dont on verra qu'elle a laissé des cicatrices dans la critique ultérieure de l'œuvre de Fuentes. Tous les moyens sont bons et surtout l'amalgame entre ce qui relève du littéraire et ce qui relève de l'idéologie. L'auteur se montre indigné et par le personnage et par une grande partie de son œuvre, son bouquet final étant l'invention parodique d'un texte de Fuentes sur la rédaction de *Gringo viejo* jugé comme un roman historique parfaitement falsificateur. En voici la foule d'arguments : la trahison du réalisme historique depuis *La región más transparente* jusqu'à *Terra Nostra*, à l'exception de certaines nouvelles, le dogmatisme structuraliste entraînant la mort du sujet et partant celle du personnage, la mauvaise imitation de Balzac et de Joyce, le semi-plagiat, la surabondance expressive, la tentation cinématographique, la conception même de la vérité, la confusion des genres : prose poétique ou roman, l'omniprésence lyrique qui refuse tout espace de discussion au lecteur, l'*ego* expérimental, le manque de réflexion, etc. Ceci pour le littéraire. Et cela pour l'idéologique — n'oublions pas que l'amalgame produit un tissu pamphlétaire comparable au brocart où ceci se superpose à cela : la falsification de l'histoire mexicaine, la dévotion pour la révolution cubaine d'où la rédaction de *La muerte de Artemio Cruz* pour vilipender à mauvais escient la révolution mexicaine institutionnalisée, l'hypocrisie du guérillero-dandy se laissant émouvoir par des spectacles politiques tel que le mai 68 français (Krauze aurait-il lu Debord ?), le rapprochement avec l'Etat et Echeverría avec l'écriture *ad usum* de ce dernier de *Tiempo mexicano*, le mensonge sur la répression indirecte du mouvement étudiant en 1971, le mensonge sur l'intervention gouvernementale auprès du journal *Excelsior* dont a fini par naître *Vuelta*, l'engagement pro-révolutionnaire et anti-impérialiste au côté des sandinistes, un nationalisme primaire et rancunier. Et sur la personne-personnage, en trame du brocart, l'ambivalence identitaire de Fuentes, enfant élevé aux Etats-Unis puis fils prodigue et prodige du Mexique et maintenant : *exiliado voluntario de México en Estados Unidos*, citoyen de la seule fiction, faits biographiques qui expliqueraient à eux seuls ses positions littéraires et politiques, son cosmopolitisme forcené et son mode de vie somme toute frelaté (le mot n'est pas de Krauze mais résume bien son attaque sur le plan de la morale privée) qui lui interdit toute perception de la vie du peuple. Et *last but not least*, la

1. Farrar, Straus, Giroux ; 1988.

2. *La Jornada*, julio 1988

plus grande supercherie serait l'écriture de romans à thèmes, et à thèses, mexicanistes et hispaniques à l'intention d'un public crédule et nord-américain dont il ne précise pas que c'est celui d'une certaine gauche américaine. Le public mexicain est, lui, doublement floué, trompé et trompeur pour les autres.

Outre la réaction de Fernando Benítez dans *La Jornada*<sup>1</sup>, l'article de Krauze a suscité un texte du critique et professeur de littérature Antonio Marquet intitulé : « El acercamiento de Enrique Krauze a la literatura » et publié dans la revue *Plural*<sup>2</sup>. On perçoit d'emblée que le débat se déplace du champ de la mexicanité censément manipulée de l'œuvre — et de la figure — de Fuentes (*comedia mexicana*) à celui de la valeur littéraire (*acercamiento a la literatura*) d'une « interprétation » telle que l'entend le sous-directeur de *Vuelta*, dont on imaginera aisément les arguments.

Mon propos n'est pas de restreindre l'analyse à celle de ces échanges à chaud et somme toute brefs, mais d'examiner le cours des critiques de l'œuvre (et souvent de la personnalité) de Carlos Fuentes travers quelques exemples de ces vingt dernières années, critiques dont l'ensemble constitue bien une discussion polémique depuis la parution de *Terra Nostra*, sans négliger les écrits de Fuentes autour de sa, et de la, littérature, son « moi avec les autres ».

On ne saurait choisir d'autre parti après la lecture du chapitre d'introduction à des extraits de romans de Fuentes dans la *Antología de narrativa mexicana del siglo XX* de Christopher Domínguez Michael<sup>3</sup> publiée en 1991 où il est rappelé que l'œuvre du romancier mexicain emblématique (« *Desde entonces, ¡ hélas ! México tiene a su novelista* ») appelle des critiques enflammées ou acharnées :

Pocos escritores gozan en México de una crítica como la que tiene Fuentes. Pero es una pasión crítica en el más profundo de los sentidos. Al hacer de México su obsesión Fuentes provoca a los mexicanos, los hiere y los intimida y cuando sus críticos son inteligentes, lo son pues han elevado su nivel de exigencia al máximo [...] Blanco, Krauze y Escalante — cuyas posiciones políticas son bien diferentes — coinciden en hacer una crítica histórico-genética de la obra y la persona de Carlos Fuentes. ¿ Qué otra cosa podría ocurrir cuando se trata de una obra cuyo centro es el « ser » de México ? Pareciera que ésa es la razón que invita a intervenir violentando su autonomía literaria.

On remarquera l'insistance de Domínguez Michael pour justifier ces textes critiques qui dépassent le champ strict de la littérature. On retiendra aussi son sens de la métaphore qui tend à poser des équations : ontologie du Mexique, ontologie de l'œuvre, ontologie de la personne ; souveraineté nationale, souveraineté de l'œuvre. Tout serait non pas identique mais équivalent dans cette question passionnelle d'identités et ferait naître la *bronca*.

1. *Plural*, julio 1988, p. 91-95.

2. Christopher DOMINGUEZ MICHAEL, *Antología de la narrativa mexicana del siglo XX*. F.C.E., México 1991, p. 28 et 29 pour les citations qui suivent dans le texte.

3. « Pero el río fuentesiano tendrá que generar otra crítica más allá de la producción académica que lo contamina y de los críticos del 68 que navegan en sus aguas criticando el curso de la navegación pero sin decidirse a saltar por la cubierta ». *Op. cit.* note 6, p. 28.

Cette conclusion à quelques pages d'introduction à l'œuvre de Fuentes tend à démontrer, en dépit des apparences d'objectivité de l'auteur de l'anthologie, par ailleurs membre du comité de rédaction de *Vuelta*, qui cite ici des critiques de tendances très diverses à l'appui, qu'il n'est au Mexique d'autre critique au sens fort — réelle —<sup>1</sup> de cette œuvre que celle qui y mêle la figure de l'écrivain. Il se lit là une intention de légitimation d'un enfermement dans certaines attitudes ou recettes interprétatives. Car toute anthologie marque une pause réflexive sur l'état des lieux d'une littérature, même si elle ne joue pas le rôle directement polémique qu'un manifeste peut tenir.

Or, si Domínguez Michael souligne les coïncidences de points de vue d'Enrique Krauze et de José Joaquín Blanco et souligne qu'Evodio Escalante va plus loin encore dans le jugement à visée politique et idéologique, il nous importera d'en apprécier aussi les différences. Citons l'anthologie :

Blanco y Krauze coinciden en que la literatura de Fuentes no es « democrática » puesto que nunca superó su relación paródica con la tradición nacionalista. Ambos creen que la idea de mexicanidad que Fuentes explota hasta el cansancio es en sí misma un « error cultural » que fue tornando ilegible su proyecto. En Blanco la crítica es genética y textual : la noción del mexicano de Fuentes es tan anti-democrática como lo son sus relaciones con el lector. Para Krauze el asunto es moral y político » : la obsesión por el poder excluye al novelista de la imaginación liberal. Evodio Escalante es aún más radical pues considera que en *Cristóbal Nonato* se apuesta por la eternidad grotesca del sistema político mexicano, creencia ideológica que arruina literalmente a la novela.

Il faut tout d'abord préciser que les textes mentionnés n'ont pas tous paru au même moment ni bien évidemment dans les mêmes publications. La critique de Blanco a initialement été publiée en 1976 dans *La cultura en Mexico* dirigé par Carlos Monsiváis à l'époque de la parution de *Terra Nostra*, celles de Krauze et d'Escalante en 1988 à l'occasion de la sortie en librairie de *Cristóbal Nonato*, respectivement dans *Vuelta* et dans *La cultura en México* alors dirigée par Paco Ignacio Taibo II<sup>2</sup>. Le seul traduit en anglais serait à ma connaissance celui d'Enrique Krauze, ce qui ne laisse pas de prouver que la polémique indirecte se pose aussi devant les lecteurs anglo-saxons de Carlos Fuentes.

Bien qu'appartenant tous deux à la génération dont la jeunesse a coïncidé avec le 68 mexicain, Blanco et Krauze n'ont jamais partagé la même tendance politique, ils n'ont pas non plus la même formation, le premier est littérateur et analyste de la culture, formé à L'UNAM puis à l'école de Carlos Monsiváis, l'autre a un doctorat d'histoire du Colegio de México et appartient au groupe d'Octavio Paz, cela se ressent évidemment dans leurs approches critiques respectives. Entre *Nexos*, dans laquelle Blanco a beaucoup publié par la suite, et *Vuelta*, tenants respectivement d'une critique de gauche flirtant avec l'étatisme et d'une

1. Les trois critiques ont par la suite recueilli leurs articles dans des livres, respectivement intitulés dans l'ordre d'apparition de leurs auteurs dans le texte : *La paja en el ojo*, Universidad Autónoma de Puebla, México, 1980 ; *Textos heréticos*, México, 1991, *La intervención literaria*, Universidad autónoma de Zacatecas/Universidad autónoma de Sinaloa, México, 1988.

2. Cf. même ouvrage l'article de Serge ZAITZEFF.

critique libérale, s'est déclarée depuis 1988 une guérilla idéologique et culturelle qui était plus larvée auparavant mais a recruté durant le sexennat de Carlos Salinas. Il est bien évident que l'intervalle de dix ans entre la parution de l'article de Blanco et l'*examen de Carlos Fuentes* dans *Vuelta* a permis à Krauze de lire avec attention la bibliographie sur Fuentes pour la rédaction de sa « *Comedia Mexicana de Carlos Fuentes* » et de reprendre certains des thèmes de Blanco en recentrant la position de ce dernier vers la sienne propre. Pourtant ce qui diffère fondamentalement entre les deux perspectives critiques et que signale Domínguez, c'est le caractère plus littéraire, s'inscrivant dans une analyse culturelle, de l'approche de Blanco quand bien même elle aboutit à l'analogie : position antidémocratique de la figure de Fuentes en politique, position antidémocratique de l'auteur dans le maniement d'un discours didactico-inspiré dans son œuvre. Il y a bien importation d'une catégorie politique dans le champ du littéraire, mais celui-ci n'est pas totalement perdu de vue. En substance, José Joaquín Blanco reproche à Fuentes d'avoir une vision exotique de la réalité mexicaine, proche de celle des romanciers européens en mal de passion et d'irrationnel (Lowry, Lawrence), d'user des mythes des avant-gardes pour faire entrer des mythes recréés de la mexicanité dans la littérature de la dernière modernité, en ignorant délibérément que cette démarche non seulement falsifie la réalité mexicaine, la distord mais encore maintient toute la culture mexicaine dans un schéma de dépendance vis-à-vis de modèles importés. Il concède cependant que :

Sin embargo, acaso sea excesivo pedir a la primeras obras de Fuentes algo que todavía no existía en la cultura mexicana[...] Sólo hasta tiempos recientes se ha intentado asimilar a la crítica y a la creación culturales los hallazgos de la teoría de la dependencia.

Et de citer Jean Franco, et de rappeler les tentatives de Vasconcelos, et d'inscrire le nationalisme du premier Fuentes dans la ligne de celui que parrainait Torres Bodet, alors ministre de l'Éducation, avec sa pseudo-reconnaissance des cultures indiennes que le critique juge obscène même si le mot n'apparaît pas. Où l'on voit l'importance du rôle que Blanco attribue à Fuentes. Ce que revendique Blanco pour la culture mexicaine, c'est précisément une décision d'analyse semblable à celle qui anime le groupe de Monsiváis, le travail d'un ensemble de consciences critiques, d'une minorité culturelle active (nous sommes dans les critiques années soixante-dix) dont le second Fuentes ne fait, selon lui, pas partie :

Pero si escribe novelas sobre la realidad nacional es básico que la investigue —y no lo hace [...] Además, así como no existe investigación, tampoco hay discusión : profiere monólogos, letanías, enunciados : recorta y acumula metáforas [...] Las novelas de Fuentes, desde un principio pero más acentuadamente las últimas, visualizan un público incapaz de pensar, conmovible irracionalmente : un adorador acríptico de las mitologías nacionalistas.

A la lumière de ces assertions, Blanco révisé ou relit soigneusement l'œuvre de Fuentes au long de son article. *Terra Nostra* le dernier roman en date à l'époque l'indigne tout particulièrement par sa forme de « collage d'interprétations » et sa thèse de la nécessité d'un ordre institutionnel :

Esta novela ilustra perfectamente que la desconfianza en la población surrealista-tropical, ebria-fascinadamente mágica de México implica una sumisión total al Partido.

Où Fuentes rejoindrait définitivement Torres Bodet... D'où la définition d'une littérature antidémocratique, qui éblouit mais n'explique ni n'analyse rien de cette mexicanité qu'elle prétend réfléchir sans réelle réflexion préalable.

A l'époque de la reprise de son article dans un livre d'essais, Blanco avait protesté face aux félicitations que lui avaient adressées des critiques d'autres groupes politiques et intellectuels, et avait affirmé que son texte faisait montre d'une sorte de dépit amoureux-littéraire et, très freudiennement, se réclamait d'un meurtre du père. Position affective et idéologique très éloignée de celle de Krauze. Toujours est-il que, dans l'un et l'autre cas, les passions autour de la question de la vérité du Mexique dans l'œuvre de Fuentes, autour de la discussion qu'elle ne permettrait pas, relèvent d'un désir d'en découdre idéologiquement avec l'auteur des romans éblouissants dans leur habileté narrative, ambitieux et animés d'un désir de toute-puissance — pardonnez-moi l'importation de termes freudiens — dans leur désir de radiographier l'être du Mexique à l'aide de l'histoire et du mythe, avec l'essayiste littéraire et politique qu'est aussi Fuentes.

Les querelles entre critiques de Fuentes, jusque dans leurs apparentes convergences de vues, témoignent de passions politiques toutes liées à la question nationaliste, chacun cherchant à se démarquer du « mauvais » nationalisme de l'autre. Il apparaît que l'origine commune et la bataille pour en être les seuls élus produit les guerres les plus meurtrières et les haines les plus tenaces ; *mutatis mutandis*, il en irait de même des groupes d'intellectuels mexicains autour de l'identité mexicaine associée à la recherche de la légitimité politique : la juste cause de la mexicanité. Voilà ce qui resterait de l'économie *priiste* de la révolution identifiée au parti et à l'Etat mais aussi de l'histoire nationaliste du XIXe siècle. Et l'on voit que la polémique autour de la mexicanité et du mexicanisme d'Alfonso Reyes à l'époque de *A vuelta de correo*<sup>1</sup> relève du même type d'affrontements. Dans un contexte tout récent, que les revues *Vuelta* et *Nexos* puissent être qualifiées de sœurs ennemies paraîtra sans doute excessif à beaucoup, pourtant leur sous-directeur et directeur durant le sexennat de Carlos Salinas respectivement Enrique Krauze et Héctor Aguilar Camín n'ont-ils pas étudié l'histoire ensemble au Colegio de Mexico et partagé leurs premières expériences intellectuelles et idéologiques ? Et ce même sexennat n'a-t-il pas vu le recentrage de *Nexos* autour de la figure de Fuentes et la querelle du colloque dit « de Invierno » organisé par *Nexos* et le CONACULTA après celui de *Vuelta* sponsorisé par Televisa (ce dernier indépendant de l'argent de l'Etat, l'autre pas) et la démission du directeur du CONACULTA, Víctor Flores Olea, ami de Fuentes, après les protestations d'Octavio Paz, invité trop tardivement au colloque subventionné, auprès de la présidence de la République. Et ce, alors que *Nexos* et *Vuelta* appuyaient « critiquement » deux aspects contradictoires de la politique de Carlos Salinas : sa

---

1. René CHAR, *Partage formel*.

politique de modernisation et de libéralisation de l'économie qui devait déboucher sur le TLC, sa politique *priiste* encore étatique ; et parfois se rejoignaient.

Et l'œuvre de Fuentes dans tout cela ? Comment permet-elle, en dehors des interprétations de Domínguez Michael, une telle « violation de son autonomie littéraire » ? On se risquera ici à déplacer modestement la question de l'« être » du Mexique vers la question des modes d'être de la littérature. L'une des observations de Blanco est que, si le style de Fuentes et ses constructions narratives sont brillantes, ses idées sont loin de l'être. L'une des remarques de Krauze, que le lyrisme de la prose incandescente de Fuentes est celle d'un poète fourvoyé dans la prose. Sans souscrire à des critiques inscrites dans des textes profondément polémiques, mon humble personne, animée comme tout un chacun de passions hybrides, ici, celle de la littérature, de la littérature mexicaine et du Mexique, se permettra d'avancer que les idées de Fuentes peuvent être brillantes et/ou provocatrices et politiquement correctes à la fois — elles ont l'heur de choquer nombre de Mexicains et de séduire nombre d'Américains de la gauche intellectuelle, d'Européens aussi. Elles peuvent donc être brillantes mais ce qui l'est moins, c'est le désir de les systématiser, et, pour ce faire, de tenir des discours didactiques dans les romans et les nouvelles, puis de les reprendre dans des essais : *Terra nostra*, *Cristóbal Nonato* et *El espejo enterrado* seraient en ce sens une trilogie sur la culture du Mexique. Même *Cristóbal Nonato*, sous son aspect carnavalesque de geste bouffonne de la tradition littéraire et de démystification du pouvoir au Mexique, sous couleur de grotesque n'échappe pas à la tentation didactique, en l'occurrence celle du *docere ridendo*. A saluer en revanche, le constant funambulisme — l'art de la sophistique — de l'œuvre de Fuentes entre toutes sortes de genres et de questions, dernièrement celle de la frontière mexicano-américaine, du premier monde et de l'ex tiers-monde dans son dernier recueil : *La frontera de cristal*, ou celle de l'histoire des empires de l'hispanité (qu'ils soient romains ou espagnols), des cultures et de leurs grands hommes dans *El naranjo*. Ce qui est dangereux pour la fonction autonome de la littérature, risqué tout du moins, ce n'est pas de dire la vérité d'une nation, d'une culture ou d'une histoire, c'est de vouloir consciemment, c'est-à-dire idéologiquement, la dire dans une intention didactique. Ce que n'a pas voulu Rulfo par exemple.

Il reste donc la possibilité d'une autre critique de l'œuvre de Fuentes qui toucherait les modes d'être de sa littérature et ses valeurs esthétique et didactique. Enfin, souhaitons une critique engagée et définie comme en poésie selon René Char :

En poésie, c'est seulement à partir de la communication et de la libre-disposition de la totalité des choses entre elles que nous nous trouvons engagés et définis, à même d'obtenir notre forme originale.

Florence OLIVIER  
CRICCAL, Université de Bordeaux III